



Futurs

Le manque de pollen, un fléau de plus ?

Une carence en protéines fragilise la reproduction et rend les ruchées plus vulnérables aux maladies.

O.R.

QUOTIDIEN : mardi 10 juin 2008

En dépit de l'interdiction des insecticides Gaucho et Régent en 2004, les mortalités d'abeilles restent élevées, en particulier au sortir de l'hiver. Pourquoi ? Quel rôle peut jouer, dans ce déclin aux causes complexes, le manque de ressources alimentaires liées à l'agriculture intensive ? Les butineuses ont besoin principalement de deux éléments nutritifs qu'elles trouvent dans des fleurs. Du sucre, avec lequel elles fabriquent le miel. Un sucre qu'elles puisent dans le nectar des fleurs et que les apiculteurs apportent sous la forme d'une mélasse de maïs lorsqu'ils prélèvent leur miel.

Gelée royale. Il leur faut également les protéines contenues dans le pollen. Cette production de la sexualité florale, elle, est difficilement remplaçable. Or toute carence en pollen a pour conséquence d'affaiblir la colonie. En effet, les abeilles l'utilisent pour fabriquer la gelée royale avec laquelle sont nourris les couvains et la reine. Si la récolte de pollen est insuffisante, les larves seront moins nombreuses et vigoureuses. Adultes, elles auront plus de mal à accomplir les tâches de la ruche et à passer l'hiver. Et les ruchers deviennent alors plus vulnérables aux maladies.

«Dans des milieux appauvris en ressources pollinifères, on a pu observer des cas de loque européenne, maladie caractéristique d'une carence des larves en protéine», déclare Jean-Paul Faucon, expert auprès de l'Afssa (Agence française de sécurité sanitaire de l'alimentation). Quant au varroa, acarien qui parasite toutes les colonies d'abeilles, il se développe en ponctionnant leurs réserves protéiques. Cela peut dans certains cas se traduire par une mortalité élevée d'abeilles au cours de l'hivernage ou leur disparition à la reprise au printemps. Les butineuses trop affaiblies meurent alors durant leur activité de récolte.

«Papiculteurs». Une mauvaise alimentation est toutefois loin d'expliquer tous les incidents de surmortalité des ruchers. Pathologies, pesticides, climats, les causes sont nombreuses. Elles ont une conséquence qui joue le rôle de facteur aggravant, souvent sous-estimé : la diminution du nombre d'apiculteurs. De 85 000 en 1995, on n'en comptait plus en France que 70 000 en 2005. *«L'apiculture est en grande majorité exercée par des amateurs, une population plutôt âgée et rurale, qui ne possèdent que quelques ruches. Beaucoup d'entre eux ont arrêté, découragés par les pertes répétées de colonies»,* déclare Henri Clément, Président de l'Union nationale de l'apiculture française (Unaf). Ce déclin de la profession est un coup supplémentaire porté à la biodiversité car ces «papiculteurs» assurent un service important pour la pollinisation des 400 espèces végétales, en particulier agricoles, que visitent les abeilles domestiques. Pour Philippe Lecompte, président du réseau Biodiversité pour les abeilles, *«cela pose la question de l'avenir de l'apiculture qui tend aujourd'hui en France à se professionnaliser. Va-t-on comme aux Etats-Unis faire payer aux agriculteurs le service de la pollinisation ?»* Un business qui génère chaque année 15 milliards de dollars Outre-Atlantique.

<http://www.liberation.fr/transversales/futur/330874.FR.php>

© Libération